

1

Printemps 1926

C'était une après-midi printanière, parfumée de soleil et sans un souffle de vent. Ils venaient de quitter Sant Pau de Segúries et se rapprochaient de Camprodon. L'automobile, une fringante Boattail jaune, roulait à bonne allure entre les arbres qui bordaient la route.

Fernando, au volant, se concentrait sur les virages en lacets, tandis que son épouse, Rosa, regardait défiler les grands ormes de ses yeux immenses, presque affolés.

Soudain, un rayon de soleil transperça le feuillage, et un éclat nouveau, presque joyeux, illumina le regard de la jeune femme. Elle esquissa un sourire et se tourna vers son mari, tandis que sa main gantée se posait sur son épaule. Touché par son geste, Fernando lui rendit son sourire, et l'espace d'une seconde les sombres pensées qui les taraudaient l'un et l'autre s'évanouirent.

*

Fernando Clos et Rosa Molins formaient l'un des piliers de Santa Eulalia, l'une des maisons de couture les plus prestigieuses de Barcelone. Le père de Rosa, Antonio Molins Gil, en avait assumé la direction jusqu'à sa mort en 1917, après quoi l'entreprise était passée aux mains de son fils Andrès Molins Ros.

Fernando Clos avait fait ses débuts à Santa Eulalia en 1918, dans des circonstances un peu particulières. Engagé comme vendeur au rayon messieurs, il avait été très vite remarqué par Andrès Molins pour ses talents de dessinateur, son sens des couleurs et son goût pour les textures. Le jeune homme cadrerait parfaitement avec l'esprit de la maison, et le nouveau directeur entendait mettre à profit ses dons artistiques pour mener à bien ses projets d'expansion. C'est ainsi qu'était né le tandem qui allait porter Santa Eulalia à son apogée. Grâce au sens aigu des affaires d'Andrès Molins et à la passion créatrice de Fernando Clos, ce qui n'était au départ qu'un modeste magasin de nouveautés s'était imposé comme une référence dans le monde de la haute couture barcelonaise.

En plus d'un poste à responsabilité qui le comblait, Santa Eulalia avait offert un cadeau inespéré à Fernando : Rosa. Plutôt grande, blonde, avec une silhouette androgyne assez éloignée des canons de l'époque, elle avait un teint diaphane, un nez patricien, des lèvres fines et d'immenses yeux sombres à l'expression mélancolique. À première vue, ses traits semblaient empreints de tristesse. Mais ce n'était qu'une apparence, car lorsqu'elle se sentait en confiance, une lueur espiègle animait ses prunelles et ses lèvres se mettaient à sourire avec une ingénuité au charme irrésistible.

Elle avait reçu une éducation irréprochable au sein des meilleures institutions pour jeunes filles de la capitale catalane. C'était une demoiselle qui savait vivre, comme disaient les aînés. Capable de suivre une conversation en n'intervenant qu'à bon escient, elle possédait une élégance innée, quasi aristocratique, qui lui valait de briller en société et d'attirer des regards admiratifs quand elle descendait le grand escalier du théâtre du Liceu au bras de son père ou de son frère.

Fernando s'était épris d'elle comme il s'éprenait de toutes les jolies filles qui croisaient son chemin. Mais avec Rosa, c'était différent. Il avait d'emblée compris qu'elle pouvait lui apporter la stabilité qui manquait à son existence

désordonnée, pour ne pas dire dissipée. Ils s'étaient mariés en l'église Sant Pau del Camp le 18 mai 1921. Fernando avait vingt-cinq ans et Rosa vingt et un. S'il était indéniable que le jeune homme avait réussi au sein de Santa Eulalia grâce à son seul talent, il était également vrai que ce mariage lui avait permis de renforcer ses liens avec l'une des plus illustres familles de la ville. Il était désormais un membre à part entière de la «Maison», objectif qu'il s'était secrètement fixé à l'hiver 1918, quand il s'était présenté pour la première fois chez Santa Eulalia, avec une lettre de recommandation de son père, le Dr Clos.

Néanmoins, avant cette radieuse matinée du mois de mai où s'était célébrée leur union, il y avait eu des trahisons, des cachotteries et des mensonges.

Et des larmes.

Beaucoup de larmes.

*

Rosa se perdit à nouveau dans la contemplation des ormes qui défilaient sous ses yeux. Et à quelle vitesse! Elle en avait presque le tournis. Elle songea que ses cinq années de vie conjugale avec Fernando avaient filé, elles aussi, à toute allure.

Et pas du tout comme elle l'aurait souhaité. Tout le monde leur avait prédit un avenir radieux. Et le fait est qu'elle ne pouvait pas se plaindre de la vie qu'elle menait en compagnie de son époux: voyages, soirées... Tout ce qu'il était possible de désirer lui était offert sur un plateau avant même qu'elle en eût exprimé le souhait. C'était la vie dont elle avait rêvé, celle pour laquelle elle avait été éduquée, mais malgré cela elle n'était pas heureuse.

Rosa s'était éprise de Fernando au premier regard; un garçon chaleureux, sûr de lui et débordant de vitalité. Pas très grand, mais bel homme avec ses cheveux châtain gominés, son sourire malicieux et ses petits yeux, vifs et brillants comme des agates. Il était toujours d'une élégance irréprochable. Et puis Rosa adorait la sensation que lui procurait sa

petite moustache qui la chatouillait quand il l'embrassait. Et comme il l'embrassait alors! Mais il était déjà loin le temps où il lui faisait la cour et lui écrivait des lettres passionnées qui contenaient des mots qu'on ne pouvait pas prononcer, seulement écrire.

Ç'avait été la meilleure époque de la vie de Rosa, une période placée sous le signe du bonheur et de la plénitude.

Et de l'espérance.

Jusqu'à ce que surviennent les absences, les dérobades, les soupçons.

Tellement de soupçons!

Et cela avant même qu'ils ne se marient. Mais Rosa voulait continuer d'y croire. Naïve qu'elle était, elle pensait une fois mariée pouvoir amadouer la bête sauvage que Fernando semblait porter en lui.

Hélas, le fauve était indomptable. Sous ses dehors charmeurs et affectueux, Fernando était un coureur invétéré, irresponsable et égoïste... mais irrésistible. Puis les soupçons s'étaient transformés en certitudes. Le bonheur se fissurait. Fernando continuait d'affirmer qu'il l'aimait. Et c'était vrai! Sauf qu'elle n'était pas la seule.

Le temps passait et Rosa espérait ardemment la venue d'enfants qui rendraient indestructible leur fragile union. Mais ceux-ci n'arrivaient pas et leur absence, telle une ombre, s'étendait chaque jour un peu plus sur son cœur.

Au début, l'absence de progéniture n'avait été qu'une frustration de plus. En jeune femme bien élevée, elle avait joué son rôle à la perfection, gardant pour elle ses déceptions et feignant une joie de vivre qu'elle était loin de ressentir.

Elle allait à toutes les fêtes, riait, dansait, se consolait en songeant que son mari et elle étaient encore jeunes et qu'ils avaient tout le temps de devenir parents. Mais chaque mois qui passait sans que son vœu le plus cher fût exaucé transformait cette consolation en tristesse, tandis qu'une rage sourde s'emparait de son âme.

Avec le temps, la déception se transforma en obsession. Son chagrin devint si profond qu'elle ne pouvait plus le cacher. Elle décida d'en parler à Fernando.

— Les enfants arriveront en temps voulu, ma chérie. Sois tranquille et cesse de te tourmenter.

Mais les paroles de Fernando ne suffirent pas à la convaincre, et Rosa sombra de nouveau dans la tristesse qui la rongeaient intérieurement. La nostalgie et la désillusion s'intensifiaient.

Les préoccupations de sa jeune épouse n'affectaient en rien Fernando. Car bien qu'il souhaitât devenir père un jour, cela ne faisait pas partie de ses priorités. Sa vie était déjà tellement remplie ! De secrets, d'amours, de travail, de projets...

Les projets d'Andrès et de Fernando ! Grâce à eux le magasin poussiéreux du Pla de la Boqueria était devenu une entreprise moderne, inspirée par les tendances les plus novatrices en matière de mode ; le fer de lance de la haute couture barcelonaise.

En particulier le dernier projet. Rosa n'oublierait jamais l'exaltation de Fernando quand il lui avait expliqué ce qu'il avait en tête :

— Nous allons lancer notre propre collection. La première. Entièrement créée par nous, elle portera notre griffe inimitable.

Assise devant sa coiffeuse, Rosa arborait un déshabillé en crêpe de soie écru à gansettes rouge vif, outrageusement moderne. Tout en se peignant, elle observait son mari qui faisait les cent pas dans la chambre à coucher en gesticulant.

— Tu te souviens de la boutique de Madeleine Vionnet sur la 5^e Avenue ?

— Bien sûr ! Tu étais tellement emballé que tu m'en as rebattu les oreilles pendant une semaine, affirma Rosa en souriant.

— Et sais-tu pourquoi ? Parce que ce n'est pas juste un magasin de nouveautés. Non, non – et c'est là que réside tout le génie de cette grande dame : l'inventivité. Il faut frapper les esprits !

— Comme le font tous les grands couturiers parisiens. N'oublie pas que Vionnet est française. Tout ce qui se fait de bien en matière de mode, et qui frappe les esprits, comme tu dis, vient de France, déclara Rosa avec assurance.

— Détrompe-toi, ma chérie. Vionnet va beaucoup plus loin. Elle frappe les esprits autrement. Sa réputation a traversé les océans, parce qu'elle a su imposer son génie créatif à sa clientèle, et de là au monde entier. Sans parler de sa maîtrise technique et de sa capacité à innover. C'est bien plus qu'une créatrice de mode. C'est une véritable artiste!

Fernando ferma les yeux comme s'il cherchait à visualiser les robes de Madeleine Vionnet dans toute leur splendeur, puis redoublant d'enthousiasme :

— Songe à ses coupes en biais. C'est ça, l'innovation! Des coutures en diagonale, des jupes au tombé fluide, des blouses sans épaulettes... En un mot: sensuelles! Une mode révolutionnaire qui épouse les formes des femmes. Et les étoffes! Crêpe de Chine, chiffon de soie, satin...

Fernando se tut un instant, avant d'ajouter plus calmement :

— Jusqu'à présent, nous nous sommes contentés d'imiter les créations françaises pour répondre au vœu ultime de notre clientèle: s'habiller à la mode de Paris.

— Et nous leur avons offert ce qui se fait de mieux, non? déclara Rosa en se levant.

— Ce n'est pas suffisant! Désormais, nous allons leur offrir des robes inédites. Le monde entier saura qui s'habille chez Santa Eulalia, et découvrira notre style. Nous allons organiser un grand défilé de mode.

Rosa ne put réprimer un petit rire.

— Un défilé? Comme ceux de Paris?

— Mieux, beaucoup mieux! Ce sera un véritable spectacle et...

— Oh là, tu t'emballes!

— Tu penses que je suis en train de tirer des plans sur la comète? grommela Fernando, légèrement vexé.

— Pas du tout, mon chéri. Je sais que tu es capable de déplacer des montagnes. Surtout avec ma tête de mule de frère pour t'y encourager...

Elle venait de se tourner de nouveau vers la glace, quand son mari annonça de but en blanc :

— C'est pourquoi j'ai pensé que nous pourrions nous retirer dans la villa de tes parents à Camprodon.

Rosa regarda Fernando, abasourdie.

— À Camprodon? Mais... il y a des années que je n'y ai pas mis les pieds! D'ailleurs, tu ne connais même pas la maison. Pourquoi diable veux-tu que nous allions là-bas?

— Ne va pas croire que ça m'enchant! Tu sais que je suis un incorrigible citadin. Mais Andrès a insisté. Pas de distraction. Nous devons présenter la collection en septembre, et d'ici là, il exige que nous allions nous mettre au vert dans les Pyrénées.

— Andrès! Évidemment!

Les yeux, les lèvres, le corps tout entier de Rosa traduisaient sa colère rentrée. Son frère avait de ces façons de faire! Pourquoi fallait-il qu'il prenne des décisions sans consulter personne? Et comme de bien entendu, elle était la dernière avertie.

— Il y a des tas d'endroits où tu pourrais être au calme pour dessiner sans être dérangé. La maison de Camprodon n'est pas très... accueillante. Depuis la mort de papa, maman n'y va que quelques jours en août. Et Andrès et sa femme, pour ainsi dire jamais. Quelle mouche l'a donc piqué de t'expédier là-bas pour préparer la collection? Moi, je n'ai aucune envie d'y aller.

Elle posa son peigne, fixant ses yeux pleins de larmes sur les petites lampes en forme de tulipes blanches qui ornaient le miroir de la coiffeuse. Fernando se dirigea vers la porte en allumant une cigarette.

— Mais si tu préfères rester à Barcelone, je ne t'en voudrai pas, lui lança-t-il, l'esprit déjà ailleurs. Je vais passer mes journées à travailler de toute façon. Et je n'ai pas envie que tu t'ennuies... Je peux y aller seul.

— Il n'en est pas question!

*

Telle avait été la réponse de Rosa quand Fernando lui avait proposé de rester seule à Barcelone. Elle le suivrait où qu'il aille. C'est pourquoi ils se dirigeaient à présent ensemble vers Camprodon.

Ils arrivèrent en début d'après-midi. Au sortir du dernier virage, ils traversèrent le village en direction du paseo de la Font Nova.

C'était la première avenue qui avait vu le jour ici, souvenir du Dr Robert, sous l'impulsion duquel le bourg était devenu un lieu de villégiature estivale prisé de la bourgeoisie barcelonaise. Le mail courait depuis le Cami de Dalt jusqu'à la fontaine. On y avait planté des arbres, installé des bancs de pierre et même des réverbères électriques suspendus à des arceaux de fer forgé. Après quoi, les villas d'été s'étaient mises à pousser comme des champignons.

— C'est un lieu magique! s'émerveilla Fernando en haussant la voix pour se faire entendre par-dessus le grondement du moteur.

— C'est vrai, mais on raconte qu'un certain Maristany est en train de projeter une autre promenade qui sera, paraît-il, encore plus belle. Rosa pointa en direction d'une grille ouverte: C'est par là.

Ils franchirent un portail et remontèrent une allée bordée d'arbres qui menait à une vaste villa à plan carré à la façade ornée aux coins de reliefs colorés. Un jardin luxuriant entourait la maison. Fernando coupa le moteur et s'écria:

— Splendide!

Rosa descendit de la voiture et contempla la résidence où elle avait passé pendant des années ses vacances d'été. Dans le parc, les branches des arbres se balançaient en murmurant dans la brise. Elle eut l'impression que le temps s'était arrêté. Elle frissonna et, presque au même moment, elle sentit la douce chaleur de son manteau de velours chocolat que Fernando, plein d'attention, venait de poser sur ses épaules. Elle le remercia d'un sourire et ils se dirigèrent vers la porte. Celle-ci s'ouvrit avant même qu'ils l'aient atteinte, et une femme potelée parut sur le seuil.

— Agustina!

Rosa s'élança vers elle comme lorsqu'elle était enfant, gravissant quatre à quatre les marches du perron.

— Bienvenue, madame. Quel bonheur de vous revoir. Vous nous aviez oubliés.

Agustina était la gouvernante. Elle et son époux, Tomas, entretenaient la maison toute l'année. Elle serra Rosa dans ses bras, émue aux larmes. La jeune femme s'écarta pour mieux la regarder et constata qu'elle était différente de l'image qu'elle avait gardée d'elle. Le front ridé, elle avait des cernes mauves sous les yeux. Cependant le même sourire chaleureux continuait d'illuminer ses traits.

Agustina les précéda jusqu'à la grande salle à manger au plafond à caissons qui donnait sur le jardin. Le soleil entraît à flots par les grandes fenêtres dont les vitraux colorés scintillaient comme des feux d'artifice.

Rosa ôta son chapeau cloche et passa une main dans ses cheveux blonds, coupés outrageusement courts à la «garçonne». Elle était assaillie par les souvenirs; réminiscences nébuleuses qui miroitaient comme des ombres au fond d'un lac.

— Comme vous êtes pâle, madame! s'inquiéta Agustina. Vous ne vous sentez pas bien?

— J'ai juste un peu le mal de mer après tous ces virages.

La gouvernante éclata de rire, puis se tourna vers Fernando, qui contemplait la scène en souriant.

— Il faut que vous sachiez, cher monsieur, que chaque année, quand Rosa venait passer l'été ici, elle arrivait blanche comme un linge et avait la nausée. Elle n'a pas changé! Je lui préparais une infusion et elle se remettait. Vous vous souvenez, madame?

— Bien sûr!

— Je vais demander à Teresita de vous apporter une tisane. Ensuite, vous pourrez monter vous reposer jusqu'à l'heure du dîner.

— Teresita?

— Vous ne vous souvenez pas de ma fille?

Au même instant, un homme de forte corpulence parut sur le seuil, un béret à la main, en compagnie d'une fille d'environ quatorze ans. Brune de peau et de cheveux, un regard à la fois intrigué et timide jouait dans ses yeux sombres.

— Tomas! dit Rosa en s'approchant de l'homme pour le saluer.

Ce dernier essuya sa main sur son pantalon avant de la lui tendre.

— Madame Rosa, bienvenue!

— Et toi... je parie que tu es Teresita!

La fille fixa brièvement Rosa de ses yeux noirs, avant de les baisser, intimidée.

— Mon Dieu, comme tu as grandi!

Agustina entreprit sans délai de répartir les tâches.

— Teresita, va vite à la cuisine préparer une bonne tisane pour madame et quelque chose à manger pour monsieur. Ni trop ni trop peu, il ne faut pas qu'il ait faim, mais il faut tout de même qu'il garde de la place pour le dîner. Quant à toi, mon mari, au lieu de rester les bras ballants, va donc chercher les bagages dans la voiture! Ces messieurs-dames vont certainement vouloir se changer...

Rosa s'était approchée de la porte-fenêtre. Elle l'ouvrit, et ce fut comme si ce paysage longtemps oublié l'appelait de nouveau. Elle repensa aux jours heureux de son enfance et de son adolescence, aux nuits lumineuses inondées de clair de lune, et son cœur se serra.